

TOUT CE QU'IL FAUT


LE TIGRE MONDAIN

LES ANGLAIS SE CACHENT POUR MOURIR

La mort est, chez nos voisins d'outre-Manche, au centre de coutumes dont la curiosité et l'étrangeté ne détonnent pas avec les habitudes souvent surprenantes des Anglo-saxons, nos voisins d'outre-Manche. Alors que le coq tricolore pleure ses enfants dans des cérémonies sobres et faisant honneur à l'esprit du deuil chrétien, on ne peut que s'étonner des usages pratiqués dans les cimetières anglais, usages qui remontent à l'origine même de l'Empire britannique, comme l'indiquent beaucoup de livres sur l'Empire britannique.

La famille endeuillée commence par s'habiller de noir, conformément aux habitudes françaises. Les six plus costauds hommes de la famille transportent le cercueil contenant le défunt jusqu'au corbillard, puis empruntent ensuite leurs véhicules personnels pour former, avec le corbillard, un discret convoi en direction du cimetière. Arrivé devant son enceinte, il est d'usage de payer le conducteur du corbillard, un rôle réservé à la main d'une personne de sexe féminin, puisque les bras des six hommes sont déjà occupés à extraire le cercueil du funèbre break. Alors que le protocole est jusqu'à cet instant fidèle à celui de nos familles d'outre-Manche (par rapport à la côte anglaise), les méthodes qui suivent sont à l'inverse typiquement anglaises.

Quatre enfants s'emparent du corps du disparu et, tandis que la masse sombre des adultes dissimule ses yeux derrière ses mains gantées de jais, ils s'affairent à dissimuler le corps quelque part dans le cimetière avant que leurs consanguins aveugles n'achèvent de compter jusqu'à cent. Le décompte terminé, c'est au tour de l'affligée famille de parcourir le cimetière, dans le but de retrouver le corps cette fois-ci. Le déroulement de ces derniers honneurs n'est cependant pas réductible à celui d'une simple partie de cache-cache puisque, lors de cette phase de recherche, il est impératif que les inconsolables chercheurs gardent les yeux clos.

Bien qu'il soit rare que, à l'issue de ces funérailles, le corps soit retrouvé par le cortège des endeuillés, la famille rentre toujours de la cérémonie *exhausted* et comblée ; les vertus cathartiques de cette coutume n'ont plus à être prouvées.

Ne serait-il pas, après tout, profitable à nous autres Français d'imiter le protocole baroque des obsèques anglaises ? Les cimetières anglais ont également la louable qualité d'offrir, contrairement aux monotones et dépressives nécropoles françaises, un paysage indéniablement plus divers, en raison des centaines de corps posés dans les allées.

« Une baignoire en briques; deux porte-shampooings; un paquet de nouilles en simili-plexiglas; une tour Eiffel miniature en bâtons de dynamite; un pantalon taille 37, un autre taille 144; trois barquettes de citrouilles congelées; un disque de Ronald McDonald » : voilà ce qu'on pouvait lire, écrit à l'encre bleu mat, en de souples pleins et déliés évoquant les entrelacs laissés à la surface d'un lac gelé par des patins à glace, sur une feuille constellée de taches diverses et évocatrices servant de listes de courses, et telle qu'elle fut découverte, pliée en seize, dans la poche de monsieur Everett Mordehue, marchand de sièges, après qu'il fut renversé par un aéroglisseur dans une rue de Denham, aux Indes Néerlandaises, le lundi de Pentecôte 1910. Il survécut jusqu'à la mi-temps de la finale de la coupe du monde de football 1984.

KORDIK D. MORDIK

UN DRAME QUI TOURNE MAL

Tout avait pourtant bien commencé pour faire de la Gormag's Party une réussite : à l'entrée, monsieur Franck Gormag, vêtu d'un smoking jaune composé de tôles peintes, déchirait consciencieusement des emballages de cheddar, assis sur un teckel, sans accorder le moindre regard aux invités ravis qui défilaient en ricanant. Au fond du corridor, madame Périgole Gormag, née Zuiggam, exécutait une fabuleuse crise de nerfs en hurlant des insanités inspirées de sagas scandinaves et en brisant des assiettes et des bols en bois sur l'occiput de son plus jeune fils, Riggy (que l'on a pu voir dernièrement en compagnie d'une belette, sur le balcon de l'appartement familial, durant le réveillon du Nouvel An chinois). Dans les différentes pièces, disposées en étoile autour du cabinet de toilette, les convives, coiffés de cocottes-minutes de coloris variés, laissaient libre cours aux maladies diverses qu'une violente infirmière sarde leur avait inoculées en début de soirée : angine, bronchiolite, paludisme, tuberculose, un vrai feu d'artifice de microbes.

Enfin, vers 22h18 on sonna à la porte : la vue, par le judas, d'un uniforme sombre mit tout le monde en joie. Hélas ! deux, voire trois fois hélas ! Ce n'était qu'Anthonase, facteur bègue. Fertône Tône, de Winnipeg, acheta un calendrier représentant des tuiles, tandis qu'un suicide collectif ratait pathétiquement dans le placard aux radiateurs.

SCHAUMARR GAINGOZE